

Livres

Numéro 764, avril-mai 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68927ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

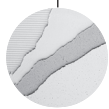
0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2013). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (764), 40–42.

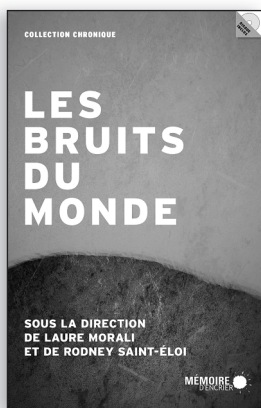


CHANTS DE L'HUMANITÉ

Laure Morali et Rodney Saint-Éloi (dir.)
LES BRUITS DU MONDE
 Mémoire d'encrier, coll. Chronique,
 Montréal, 2012, 190 p.

Aux voix qui s'élèvent sans cesse en faveur d'une plus grande ouverture à l'Autre, la jeune maison d'édition québécoise vouée à la création de ponts entre les imaginaires du Nord et du Sud, Mémoire d'encrier, répond de belle façon avec *Les bruits du monde*, livre-disque qui incarne l'abolition des frontières identitaires. Dans ce recueil rassemblant 30 auteurs, s'expriment en poésie des origines et des appartenances diverses, unies par une même attention sensible aux bruits du monde.

En amont du recueil, un spectacle éponyme soulignant le dixième anniversaire de Mémoire d'encrier, présenté dans quatre villes du Québec entre novembre 2011 et septembre 2012 et mettant en vedette tous les auteurs du collectif (hormis Minnie Nayoumealuk, publiée ici à titre posthume). L'idée de pérenniser sous forme écrite les textes alors récités est bonne, mais plus encore celle de les fixer sur support audio: après tout, il s'agit de poésie, qui plus est, de poésie autochtone dans bien des cas. Et pouvoir savourer la musique méconnue de ces langues d'ici est un véritable cadeau. Le CD accompagnant le livre, qui regroupe 13 des 30 textes du recueil, offre un accompagnement musical sobre et inspiré, signé Réjean Bouchard. On peut y entendre les voix de figures littéraires connues telles que José Acquelin, Joséphine Bacon, Jean Désy, Dany Laferrière et Florent Vollant, mais également celles de performeurs, slameurs et auteurs de la relève, dont Ouanesa Younsi, Manon Nolin, Louis-Carl Picard-Sioui et Mahigan Lepage. Certaines – dont Natasha Kanapé Fontaine – nous gratifient de chants magnifiques, trop brefs, où filtrent entre autres les thèmes de la nordicité et de l'aliénation.

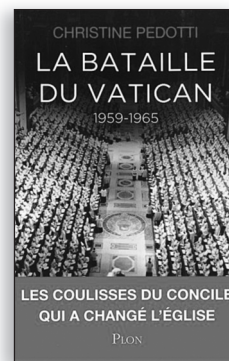


À l'image des identités qui s'expriment, le monde ausculté est multiple: mondes boréaux ou tropicaux, rêvés ou tangibles, déchus ou à venir, dépeints dans un registre tantôt tragique (Minnie Nayoumealuk, «J'avais sept ans...»), tantôt comique (Mahigan Lepage, «Le tour de la Gaspésie en zigzag»). Certains auteurs nous surprennent par les sujets qu'ils abordent et qu'on ne se serait pas d'emblée attendu à lire sous leur plume: pendant que le Québécois Michel Vézina dénonce l'hypocrisie de notre identité («Vous me faites pleurer / *Tshitutunau tshetshi maian*»), l'Innu Naomi Fontaine aborde avec tendresse et lucidité l'expérience on ne peut plus universelle de la maternité («*Nikuss*»).

Reste un nombre considérable de textes (dont celui de Virginia Pésémapéo Bordeleau, collaboratrice de *Relations*) qui abordent de front les thèmes incontournables de la migration, de l'errance et du déracinement, autant d'occasions pour le lecteur de puiser à la source un autre type de savoir sur ces réalités par ailleurs largement documentées et commentées: «paiement d'épicerie / sortir sa carte indienne / devant tous ces Blancs» (Shan-Dak Puana, «Identités»).

On y parle aussi de ce «métier de capteur de son, de rythmes et d'émotions» qu'est celui d'écrivain. On le célèbre surtout, à travers la richesse de chacun des poèmes et récits qui composent ce livre. Alors qu'on apprenait récemment la disparition, sur les nouveaux billets de 20 dollars, de la citation de Gabrielle Roy sur la nécessité de l'art dans nos vies, *Les bruits du monde*, cette série de «... manifestes pour réaffirmer avec force et conviction que l'humain (et non la finance) est la seule raison d'être», propose à quiconque souhaite échapper à la clameur virulente du quotidien un échantillon touchant et pertinent du chant commun de l'humanité.

CHRISTIANE BONNEAU



UNE BATAILLE À FINIR

Christine Pedotti
LA BATAILLE DU VATICAN, 1959-1965
 Paris, Plon, 2012, 574 p.

Il y a 50 ans s'ouvrait à Rome un concile qui allait changer l'Église: un pape qu'on croyait «de transition», Jean XXIII, avait osé convoquer, moins de trois mois après son élection, les 2500 évêques du monde entier pour «ouvrir les fenêtres» de l'Église et procéder à sa mise à jour. Soigneusement préparé pendant près de quatre ans par la curie romaine et prévu pour durer quelques semaines, le concile Vatican II fut au contraire un événement planétaire, suivi par les médias de partout dans le monde, qui s'étendit sur plus de trois ans. Pourquoi?

Parce que dès les premiers jours, rien ne se passa comme prévu. Les plans de la curie se heurtèrent d'abord à la prise de parole du cardinal Liénart, qui réclamait du temps pour permettre aux évêques de se connaître. Puis, cette prise de parole de la «base», c'est-à-dire des Pères conciliaires eux-mêmes (par opposition aux «fonctionnaires» de l'Église), enclencha une dynamique irréversible. Cette confrontation entre ceux qu'on allait bientôt nommer *progressistes* et *conservateurs* allait caractériser le Concile jusqu'à son tout dernier jour. Une bataille sourde, féroce, où (presque) tous les coups seront permis, au nom même de l'amour de l'Église et de la fidélité à Dieu. Une bataille qui se poursuit encore aujourd'hui.

C'est cette bataille que raconte l'auteur, d'une manière exceptionnellement vivante et documentée. Grâce aux documents d'époque, et en particulier aux journaux et témoignages personnels des principaux acteurs du Concile, de plus en plus accessibles, Christine Pedotti nous fait vivre ces

affrontements presque au jour le jour. Donnant tour à tour la parole aux principaux protagonistes, elle nous fait voir l'ensemble des perspectives qui s'opposent à travers les yeux et les émotions des acteurs eux-mêmes. Le livre nous conduit ainsi de l'annonce du Concile, le 25 janvier 1959, jusqu'à la messe de clôture du 8 décembre 1965, partageant avec nous les espoirs et les angoisses aussi bien des Pères de la majorité progressiste (plus de 2000 évêques) que ceux de la minorité traditionaliste (jamais plus de 250 évêques, provenant essentiellement de la curie et des évêques d'Italie et d'Espagne). La confiance de Jean XXIII, les agonies de Paul VI, la participation déterminante des divers experts théologiens (Congar, Ratzinger, Küng, etc.) et le rôle important, bien qu'imprévu, que joua l'opinion publique dans l'aventure du Concile sont également abordés de manière haletante par l'auteure.

Car c'est bien d'une aventure qu'il s'agit : celle d'hommes (les femmes étant à peu près absentes de cet univers ecclésial) qui cherchent à discerner où souffle l'Esprit Saint dans un monde devenu si différent du passé et progressivement autonome, voire étranger, face à l'Église. Où est Dieu? Comment en être les témoins? Comment parler aux humains un langage qu'ils peuvent comprendre? Comment être fidèle à l'héritage de l'Église (la Tradition) tout en étant résolument ouvert aux questions et aux besoins du présent et de l'avenir? Tout cela se joue aussi bien à travers la négociation des textes conciliaires eux-mêmes qu'à travers les guerres de procédures, chaque partie en appelant au pape pour qu'il penche en sa faveur.

La bataille du Vatican se complète, en annexe (p. 511-566), d'une chronologie, d'une présentation sommaire des 16 textes conciliaires (avec les résultats du vote pour chacun), d'une présentation des principaux acteurs du Concile et d'un index détaillé.

On peut se demander, 50 ans plus tard, s'il s'agit de «la guerre perdue de Vatican II», pour reprendre le titre du documentaire télévisuel percutant de

Patrick Benquet, diffusé récemment. Ou même «Faut-il faire Vatican III?», titre du plus récent livre de Christine Pedotti elle-même (Tallandier, 2012). Mais une chose est certaine : le concile Vatican II a mis en branle une dynamique qui n'a pas fini de nous questionner.

DOMINIQUE BOISVERT

LA FAIM DE DIGNITÉ

Gertrude Lavoie

LES CUISINES COLLECTIVES AU QUÉBEC : MÉMOIRES D'UNE PIONNIÈRE

Québec, Collectif québécois d'édition populaire, 2012, 256 p.

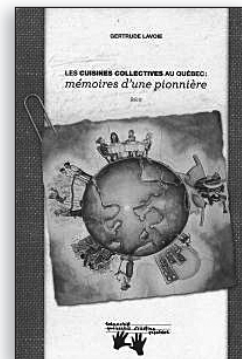
J'ai connu l'expérience des cuisines collectives au Chili, au milieu des années 1980, dans un bidonville à la périphérie de Santiago, où je vivais à l'époque. Cela a laissé en moi une empreinte indélébile de solidarité dans l'épreuve. Une solidarité qui fait des miracles. Des mères de famille souvent monoparentales, écrasées par le souci de pourvoir au pain quotidien, trouvaient dans cette forme d'organisation solidaire non seulement le moyen de nourrir convenablement leur famille, mais aussi un espace d'humanisation. En planifiant et préparant leur repas ou en parlant autour d'une immense marmite communautaire, elles apprenaient à se dire, à partager leur peine et leur joie, à se reconnaître femmes, dignes et belles. À voir au-delà de leurs besoins à ce point criants qu'ils les avaient rendues aveugles au monde. À s'ouvrir à l'espoir et ses longs chemins de lutte.

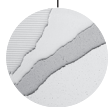
J'ai donc été heureux de lire le récit que fait Gertrude Lavoie de la genèse des cuisines collectives au Québec. Il témoigne du courage, de la ténacité, de la créativité et du dévouement au cœur de l'action collective. D'un tout petit groupe de femmes qui se réunissaient dans un sous-sol d'église dans Hochelaga-Maisonneuve, en 1987, pour préparer ensemble leurs repas de

la semaine, on est maintenant passé à près de 500 groupes membres du Regroupement des cuisines collectives du Québec (RCCQ), fondé en 1991. Gertrude Lavoie, qui a été du début de l'aventure et la première coordonnatrice du RCCQ, rend compte des raisons de cet impressionnant essor. Les cuisines collectives répondent évidemment à un besoin réel et urgent : assurer une alimentation convenable à des familles pauvres. Mais elles sont aussi un modèle d'action collective qui part du savoir-faire des femmes, leur apprend à briser le silence et leur isolement, et mise sur la conscientisation, l'autonomie et la participation démocratique : «La cuisine collective c'est tellement plus que d'la cuisine... ça goûte la vie», selon les mots mêmes de l'auteure.

À travers ce récit, nous suivons le parcours souvent précaire et sinueux de l'organisation populaire naissante : les moyens qu'elle se donne pour se consolider, résoudre les conflits et les problèmes qui se présentent à elle; l'appui indispensable qu'elle reçoit de la part d'autres groupes et acteurs communautaires – dont les cuisines collectives du Pérou qui existent depuis les années 1970 – et de l'État; et, finalement, la reconnaissance qu'elle obtient, les prix et la visibilité médiatique. Nous ne sommes pas étonnés de rencontrer dans ce maillage solidaire des personnes connues du milieu communautaire, souvent des religieuses. Par leurs conseils, leur soutien financier et technique, la formation qu'elles ont fournie, et, surtout, leur foi dans le projet et les femmes qui le portaient, elles ont permis à celles-ci de poursuivre leur rêve et ce qu'elles considéraient comme leur «mission».

Cet ouvrage est une forme d'hommage à l'action collective et aux rôles essentiels que les femmes y jouent. On ne peut que remercier l'auteure de nous avoir partagé sa mémoire, indispensable pour envisager l'avenir. En postface de l'ouvrage, d'ailleurs, sont indiqués neuf défis qui se posent à la





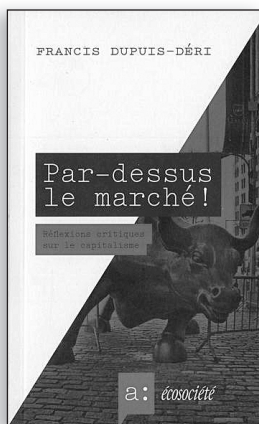
nouvelle génération des cuisines collectives; ils touchent entre autres au financement, à la formation, à l'autonomie alimentaire, aux partenariats régionaux et à la solidarité internationale.

JEAN-CLAUDE RAVET

LA VIE PAR-DESSUS LE MARCHÉ!

Francis Dupuis-Déri (dir.)
PAR-DESSUS LE MARCHÉ!
RÉFLEXIONS CRITIQUES
SUR LE CAPITALISME

Montréal, Écosociété, 2012, 272 p.



Que peuvent avoir en commun le mouvement *Occupy Wall Street*, les prêts hypothécaires, la démocratie russe, l'État-providence, le travail domestique, la culture et la poésie? Ce sont tous des sujets sur lesquels peut prendre ancrage une théorie critique du capitalisme contemporain, centre de gravité de cet ouvrage collectif dirigé par Francis Dupuis-Déri. Celui-ci rassemble les actes d'un colloque sur la crise financière de 2007-2008, tenu à l'UQAM en 2010. Traversées par une lecture d'inspiration marxiste et anarchiste, les contributions qui composent ce livre cherchent

à exposer les rouages de la crise, notamment dans son rôle d'instrument idéologique du néolibéralisme. Sur-tout, elles cherchent à aller plus loin en explorant des avenues menant à un possible modèle anticapitaliste, avenues évacuées par les lectures libérales et médiatiques dominantes. C'est donc dans cette optique que sont revisités et actualisés la constellation conceptuelle et les enjeux au cœur de la théorie critique – l'inégalité, l'aliénation, la réification, la domination, les classes sociales, l'histoire, la culture, l'État et l'exploitation –, le tout en prenant pour cible le centre nerveux du capitalisme: le marché.

Afin de dessiner les contours de la situation inédite dans laquelle nous sommes plongés, les articles présentés tendent à réaffirmer l'importance de la critique théorique. Celle-ci ne se limite pas à une simple critique du « système » et de ses tares congénitales, mais ose aussi s'attaquer à ses propres postulats théoriques. Nous pouvons alors lire les différents textes autant comme des diagnostics de la crise que comme des questionnements et des commentaires sur la justesse de certains fondements de la théorie critique à l'époque contemporaine. Par exemple, Marcos Ancelovici, s'appuyant sur des statistiques, expose certains angles morts du mouvement *Occupy* aux États-Unis et nous invite à réfléchir à l'intégration de sous-groupes sociaux mal représentés. Mélissa Blais et Isabelle Courcy propo-

sent, à l'aide du féminisme matérialiste de Christine Delphy, d'actualiser la conception du travail chez Marx. Francis Dupuis-Déri, fort des thèses anarchistes, nous convie à dépasser la fausse opposition entre État-providence et privatisation néolibérale afin d'imaginer une possible sortie de l'étatisme. Éric Pineault, pour sa part, cherche à tirer des leçons et des enseignements de la crise de 2007 et à exposer en quoi celle-ci nous a démontré la vraie nature du capitalisme financiarisé.

Pertinent et riche de la variété des sujets qu'il traite, ce livre nous laisse cependant parfois sur notre faim. Comment interpréter la sous-représentation de certains groupes sociaux dans le mouvement *Occupy*, telle que nous la présente Ancelovici, et qu'est-ce que cela révèle de la nature de ce mouvement? Nous n'en saurons rien. Dans la réflexion sur le thème de l'exploitation, qu'implique la reconnaissance de l'activité domestique comme travail et, subséquemment, l'entrée du capital dans la sphère domestique? Ce ne sont que quelques exemples des questions qui demeurent en suspens à la lecture de l'ouvrage. Toutefois, nous devons voir les interrogations qu'il suscite non pas comme un problème, mais plutôt comme une enjambée de plus dans la réflexion sur la nécessaire révolution de notre époque.

BENOÎT COUTU

Abonnez-vous!

www.cssante.ca

418 682-7939

Un espace de réflexion, d'analyse, de dialogue et d'information

